

UN SCANDALE ANGLO-AMÉRICAIN

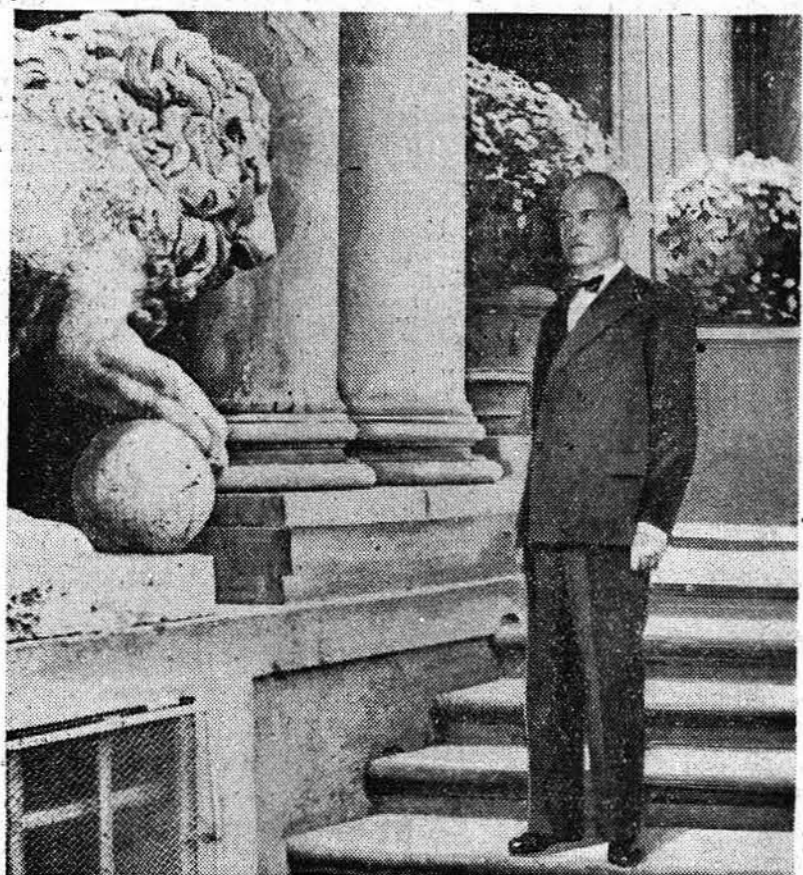
Fernand Gravey duc de Windsor?

« The King and the Chorus Girl » est un film à clef, affirme une revue anglaise

LES MUSÉES LITTÉRAIRES DE PARIS

De la rue Raynouard au quai d'Orléans

M. Jacques Ibert le nouveau directeur de la Villa Médicis nous expose ses projets



M. Jacques Ibert sur le perron de la Villa Médicis

(DE NOTRE ENVOYÉ PERMANENT) ROME, 4 avril. (par téléphone)

Avez-vous, cher maître, formé des projets pour la Villa, depuis quinze jours que vous y voilà installé ?

M. Jacques Ibert reste un instant sans répondre. Nous nous promenons dans les jardins célèbres depuis la Renaissance, qui virent passer tant de générations de jeunes artistes.

Où, me répond-il. Toutefois, je voudrais, pour commencer, préciser que j'entends surtout poursuivre l'œuvre si bien accomplie par mon éminent prédécesseur, M. Paul Landowski.

« J'ai trouvé en arrivant ici une maison dans un excellent état moral et matériel. A mon tour, je tâcherai de faire de mon mieux. »

« Et tout d'abord, resserrer les liens d'amitié artistique qui unissent deux pays bien faits pour se comprendre, comme la France et l'Italie. »

« Je dois dire que depuis mon arrivée, je n'ai rencontré que sympathie et cordialité tant dans la colonie française que dans la société romaine où je comptais déjà un certain nombre d'amis. Cela me facilitera ma tâche. »

La France n'est pas le seul pays à posséder à Rome une académie. L'Allemagne, la Grande-Bretagne, les États-Unis, la Roumanie, la Hongrie, l'Espagne ont imité l'initiative de notre Louis XIV renforcée par Napoléon I^{er}. Pourquoi les pensionnaires de ces pépinières de l'art s'ignoreraient-ils ?

M. Jacques Ibert veut opérer ce qu'il appelle d'un terme pittoresque « la fraternisation des académies ». Pour cela il organisera à l'intérieur de la Villa Médicis des concerts avec les œuvres des autres musiciens aux mêmes programmes que celles des Français, et en dehors de la Villa des expositions de sculpture, peinture, architecture, gravure marquées du même caractère international.

Bals, redoutes, illuminations. Chaque année, à lieu l'exposition des œuvres de nos grands prix de Rome. Le roi et la reine viennent régulièrement inaugurer pour témoigner leur sympathie envers l'art français.

Pour clôturer cette manifestation annuelle, me dit encore M. Jacques Ibert, je voudrais donner une grande fête. Peut-être un bal masqué, une redoute, je ne sais pas encore. Je vais y réfléchir. Je voudrais aussi illuminer le jardin et la façade de notre Villa qui reste un des joyaux de la Renaissance.

Un orchestre serait placé dans le « bosco », le petit jardin qui domine la terrasse... Je voudrais, reprend-il, se souvenir peut-être qu'il est le premier musicien appelé à diriger l'Académie de France à Rome depuis Colbert, donner chaque mois un concert — sans compter

ceux des virtuoses de passage — dans lequel on ne jouerait pas seulement des œuvres françaises et où les jeunes auraient la plus grande place.

Et le premier de ces concerts a déjà eu lieu la semaine dernière avec un succès éclatant si l'on en juge par le nombre des personnes qui y assistèrent. Grande première audition pour Rome de deux compositeurs italiens, MM. Casella et Labroca, encadrant le quatuor de Honegger. L'auteur du « Roi David » était venu à Rome passer quelques jours chez son ami Jacques Ibert.

En neuf jours de présence, ce dernier, aidé d'ailleurs de sa femme, avait déjà réussi le tour de force d'organiser cette manifestation musicale et de mettre un nom sur les cent cinquante visages des auditeurs présents.

Le niveau intellectuel

— Je voudrais aussi améliorer la bibliothèque de la Villa dont le fonds actuel est d'une pauvreté que vous trouverez lamentable lorsque je vous aurai dit qu'elle ne comporte pas certains auteurs, comme Flaubert, et Anatole France.

« Paul Valéry, qui était de passage ici l'autre semaine, m'a déjà promis de m'envoyer ses œuvres complètes. La grande voix de l'« Intransigeant » ne pourrait-elle pas adresser un appel aux écrivains et confrères désireux de m'aider à maintenir le niveau intellectuel de mes pensionnaires ? »

« Je voudrais encore ceci : faire connaître autrement que par l'exposition annuelle de la Villa tous ces jeunes artistes confiés à ma garde. Pour cela, je compte établir dans un musée, avec la galerie de plâtres de la Villa, une petite exposition permanente que l'on pourrait montrer aux personnes de passage amies des beaux-arts. »

« Et encore ceci : Encourager la pratique des sports. Les artistes, les intellectuels, la plus encore que les autres ont besoin de détendre leur esprit, de discipliner leurs muscles. »

« Il y a déjà ici un tennis. Je voudrais construire un portique avec des agrès. Et rétablir le jeu de boules qui existait jadis. Je suis moi-même un bouliste fervent. »

« Que dirai-je de plus ? Ah ! ceci qui est important : Je tiens à ce que les liens de la plus franche camaraderie unissent mes pensionnaires et moi-même, serait agréable de pouvoir fuir, n'ont pas encore leurs billets et craignent d'arriver en retard... »

— Et les autres ? — Les autres sont des spectateurs rassurés et qui ont déjà leur coupon en poche, conclut triomphalement le spirituel écrivain.

Pour vaincre la crise du théâtre. A des intervalles réguliers il paraît, dans un grand hebdomadaire, l'annonce suivante : J. f. Jol., intel., 25 a., 1 million dot, ep. h. du m. 25-45, goûts lit., sit. fortune indif. Ecr. n° X... avec photo si pass.

Des messieurs écrivent, naturellement. Ils reçoivent tous une réponse fort aimable, sur papier mauve. On apprécie les termes de leur lettre, on trouve leur physionomie sympathique, on aimerait les rencontrer... On sera le... (ici une date rapprochée) au théâtre Z... (ici une assez grande salle parisienne). On sera facilement reconnaissable : on est blond, on portera une cape d'hermine, une robe de velours noir.

Le jour venu, le candidat, qui a loué son fauteuil, se rend au théâtre, le cœur battant. Au premier entr'acte, il arpente, avec anxiété, les couloirs et le foyer... Hélas ! Point de jeune fille blonde à cape d'hermine sur robe de velours noir, point de million en quête d'épouseur, mais une bonne douzaine de messieurs



L'une des scènes qui, dans le film de Mervyn le Roy, a provoqué de si violentes réactions de la part des Anglais, fidèles au souvenir d'Edouard VIII

DANS son éditorial, une revue anglaise, Picture Goer, publie sous le titre « Un outrage » une lettre ouverte adressée aux Studios Warner Bros à Mervyn Le Roy et Max Milder, auteurs de The King and the Chorus Girl. Voici l'essentiel de cette lettre :

Une ressemblance fâcheuse

« J'avoue qu'il est chose pénible de voir qu'il se trouve, dans cet art de grâce 1937, une société productrice de films capable de permettre que la publicité de The Chorus Girl porte à tel point atteinte au bon goût. »

D'après ce que nous lisons dans les revues américaines, The King and the Chorus Girl est l'histoire d'un roi européen qui tombe amoureux d'une jeune Américaine et l'épouse.

La vedette, c'est Fernand Gravey qui, par son apparence, son esprit et ses manières au cours du film, montre une telle ressemblance avec le duc de Windsor, que le fait a déjà été largement commenté par les critiques.

Nous aurions pu admettre, peut-être, en insistant sur ce mot, cette ressemblance comme une coïncidence, si elle n'avait pas été exploitée délibérément pour vendre le film aux États-Unis et cela par une campagne de publicité dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle dépasse en vulgarité et grossièreté celle pratiquée dans les baraquements foraines aux premiers temps du film.

L'explication officielle que le film était un projet bien avant la crise constitutionnelle anglaise et en voie de réalisation avant l'abdication d'Edouard VIII, n'est nullement convaincante pour nous.

Selon nos informations, le scénario

Dix minutes d'entr'acte

L'ambassadeur de la musique française va débiter à l'écran

Lucienne Delorgez tient ce rôle écrasant d'une façon tout à fait remarquable, et le cinéma va lui permettre d'étendre son influence à un public infiniment plus nombreux.

Toute la salle...

CETTE jeune et jolie figurante, appartenant à un grand music-hall parisien, se lamentait, l'autre soir, auprès du chef de personnel : — Mon cachet est tout à fait insuffisant. Avec ce que je touche je n'arrive même pas à m'entretenir.

L'autre écoutait, goguenard. Il eut un geste large et quelque peu cynique : — Mais tu as toute la salle pour toi, ma petite...

Un secret d'artiste

QUEL était donc le secret de la belle Ellauskaïa, l'hiver dernier, lorsqu'elle partageait au Casino de Paris la loge de la belle Malaise ? On savait qu'elle allait partir pour la Turquie ; on savait aussi qu'elle reviendrait rue de Cligny pour la revue de fin d'année.

Spectateurs

QUAND je me rends au théâtre pour jouer, disait dernièrement Sacha Guitry, je croise deux catégories de promeneurs en chemin.

Ceux qui sont pressés et se dirigent, en courant presque, vers les bureaux du théâtre où alors les passants qui cheminent tranquillement avec leur famille. Ces promeneurs sont faciles à classer. Les premiers sont des spectateurs qui n'ont pas encore leurs billets et craignent d'arriver en retard...

— Et les autres ? — Les autres sont des spectateurs rassurés et qui ont déjà leur coupon en poche, conclut triomphalement le spirituel écrivain.

Pour vaincre la crise du théâtre

Constantinople elle devrait, non plus paraître nue comme au Casino, mais vêtue des robes les plus chastes ? C'est une des conditions de son contrat. Ainsi, la jeune artiste reviendra-t-elle, en somme, à ce qu'elle fut au début de sa carrière : danseuse de l'Opéra.

Le critique et le public

UN critique, ces jours-ci, disait à Y... M... auteur connu, beaucoup de mal de son dernier film. — Pensez ce que vous voudrez de mes films ! rugit Y... M... le public les adore... — Peut-être, dit le critique. Mais il est le seul...

La revue de Sacha

Cette revue de Sacha Guitry qui sera donnée un soir de juin, au Grand Théâtre des Champs-Élysées, en un gala exceptionnel, aura-t-elle des lendemains ? On le dit ; mais ce serait alors pour quinze jours seulement au Théâtre de la Madeleine, et avec tant de vedettes, les places devraient être mises à cent francs ; par force, les mêmes vedettes jouant aussi sur d'autres scènes, le spectacle ne commencerait qu'à 10 h. 30 pour finir à 1 h. 15.

Elle et lui

Elle, à l'apogée de sa carrière dramatique, quitta la Comédie-Française pour le music-hall... Malgré son cran, elle regut, il y a quelques semaines, un coup dur... Sa santé donne même de grandes inquiétudes... Mais elle tourna dans les « Sept perles de la couronne », son partenaire était jeune, beau, riche... Tout est oublié : la vie est belle !

« La Maladie Blanche » réunira aux Arts les noms de Tchapek, Steve Passeur et Georges Pitoëff.

M. Jean-A. de Turenne, directeur du Théâtre des Arts, est revenu à Paris, il a poursuivi ses entretiens avec Georges Pitoëff et Steve Passeur.

En Tchecoslovaquie, M. Jean-A. de Turenne a jeté les bases d'un accord pour la création à Paris de « La Maladie Blanche », de l'illustre auteur tchèque Karel Tchapek. « La Maladie Blanche », pièce contre la dictature, en laquelle certains ont trouvé une critique violente de l'hitlérisme.

M. Steve Passeur fera l'adaptation de la pièce de Tchapek, Georges Pitoëff la mise en scène... « La Maladie Blanche » sera créée le 15 août au Théâtre des Arts. — A. F.



Fernand Gravey, roi déchu, et Joan Blondell, dans « Le Roi et la Figurant »

ne fut pas achevé par Warner Bros avant le mois d'août de l'an dernier.

Déjà, à ce moment, aucune personne capable de lire les journaux américains ne pouvait ignorer que le sujet était subversif, et dans les dernières années, nous avons fait aux magnats du cinéma, le crédit de leur écrique quelques lettres.

On commence à tourner The King and the Chorus Girl fin novembre (une ou deux semaines avant l'abdication), la crise se dessinait déjà à l'horizon, particulièrement aux États-Unis où le public était mieux informé que nous.

Il est difficile de croire également qu'il était trop tard pour faire quelque chose lorsque la tempête éclata. Les productions de Hollywood ont subi des changements dans des stades plus avancés et pour des motifs plus futiles.

Le fait que, dans le film, Fernand Gravey ressemblait à l'ex-roi d'Angleterre n'était pas précisément une découverte de la critique au moment où la bande fut présentée au public californien, d'une curiosité morbide.

Publicité intempestive

Depuis des semaines, des commentaires, des échos, inspirés, on est forcé de le croire, par les « officiels », paraissent dans les revues de Hollywood.

La petite parcelle de vérité qu'on pu contenir les explications données sur la bonne foi des producteurs a été infirmée par les insertions dans les journaux américains. Comme celle-ci, par exemple, qui a paru dans Variétés : « Reign, Reign go away, H.R.H. wants to play. » Au-dessous se trouvent des photographies du film. Sur l'une, Fernand Gravey nous est montré dans une attitude typique de l'ex-roi et portant un manteau à col de fourrure d'un modèle rendu populaire par le prince de Galles. Ces photographies sont encore soulignées par des phrases comme celle-ci : « The king's in love. Long live the King » ; « The King can do no wrong. But look for ex-King Alfred. »

Nous n'attendons pas cette méthode de publicité d'une société qui nous a donné récemment The green pastures, La Vie de Pasteur, etc... Une société qui, depuis des années et avec raison, s'insurge contre les excès de la censure, devrait être la première à ne pas fournir des armes aux détracteurs du cinéma.

C'est, soit dit en passant, sur des tragédies du cinéma que les producteurs se sont toujours montrés prêts à sacrifier la liberté de l'écran pour quelque lamentable petite bande à sensation.

J'ai de la peine à croire que le succès financier de votre film aux États-Unis incitera notre public à le supporter, si jamais la censure lui accordait le passavant.

Imprimerie de L'INTRANSIGEANT 98-100, r. Réaumur, Paris. R.C. Seine 142-792 L'Imp.-éd.: R. DRAGUETS R.C. Seine 142-792 58^e ANNÉE N° 50.971 7

LA DANSE A L'EXPOSITION



C'est chose décidée depuis hier : la Yougoslavie prendra place parmi les nombreuses nations qui présenteront des spectacles d'art chorégraphique au Théâtre des Champs-Élysées, à l'occasion de l'Exposition. La première manifestation artistique de ce pays comprendra de la musique empruntée aux principaux compositeurs de ce pays et des danses yougoslaves exécutées par Mlle Mia Slavinska, danseuse étoile des théâtres nationaux de Belgrade et de Zagreb, que l'on voit ici



La maison de Balzac, rue Raynouard

Depuis Ossian, la fréquentation des fantômes est fort recommandée pour les jours de vague à l'âme. Or chacun de nous a ses fantômes de prédilection : les miens appartiennent à l'outre-tombe littéraire — encore un effet de la déformation professionnelle. Pour les trouver, me disais-je, le plus simple est d'aller les chercher à domicile, là où ils ont habité et, si je puis dire, imprégné les murs de leur présence. Paris, cette capitale de la pensée, devait offrir à l'amateur de fantômes littéraires quantité de petits musées, dans les demeures même où ont vécu tant de grands hommes.

C'est du moins ce que je pensais, mais la lecture de l'Annuaire des Téléphones m'a déçu. Car c'est dans l'Annuaire des Téléphones qu'on peut chercher l'adresse de ces ombres illustres. Déçu, je l'ai été, de voir que Paris, la ville des écrivains, n'avait que trois quatre de ces petits temples du souvenir. Pourtant, outre Balzac, Victor Hugo, Mme de Sévigné et d'Ennery, « l'immortel » auteur des « Deux Orphelins », de nombreux écrivains ont laissé, dans nos vingt arrondissements, des traces de leur passage sur terre.

Pourquoi les petits musées littéraires sont-ils si rares à Paris ?

La Maison de Balzac

J'ai commencé par notre Très Saint Père Honoré de Balzac. On sait où il loge : rue Raynouard, à Passy. C'est une vieille petite maison qui fait saillie et s'attire les malédictions de tous les chauffeurs. Un escalier assez minable, qui mène à un jardinet ; ici une porte vitrée et un balcon sonnette. « Musée Balzac. Sonnez fort » je tire la sonnette. Je la tire bien fort.

J'ai erré là-dedans, mais je n'ai pas rencontré le fantôme de l'homme à la houppelande. C'est propre, triste et désert. Une salamandre brûlée, près d'une porte-fenêtre qui donne dans le jardin encastré entre quatre murs : mon arrivée est venue troubler la paisible conversation que faisait à mon aimable éléonore, une voisine au coin du feu. « La salle à manger de Balzac. Sa chambre son lit se trouvait là. Le bureau où il travaillait : sa table et son fauteuil. » Sur la table, le moule de la main du grand homme, une main aux doigts effilés et féminins.

Décidément, il n'y a pas de fantôme, en dépit des portraits de Mme Henska, de Laure, de Mme Balzac mère — et des pièces à conviction enfermées sous verre, une chemise de Balzac, un gilet couleur tabac qu'il avait fait découper dans une de ses robes de chambre.

« Voici la fameuse trappe. » Je dresse l'épée. « Eh oui, la trappe par laquelle Balzac se sauvait quand ses créanciers arrivaient. Car cette maison a une double issue ; c'est pourquoi Balzac était venu s'y installer. » Tiens, voilà qui devient plus drôle. On ne peut pas descendre par la trappe ; elle est obstruée par des chaises. Mais si vous n'avez pas peur de descendre par un escalier un peu vermoulu, vous pouvez passer par la cour.

Je suis le conseil et ferme derrière moi la porte du Musée Balzac. Et aussitôt je me trouve chez Balzac. Personne dans cet escalier. Un silence

peu gêné... J'ai flâné autour de la maison du petit père Adolphe Thiers, place Saint-Georges, mais l'entrée de la bibliothèque qui s'y trouve n'est permise qu'aux membres de l'Institut, et ce n'est pas encore mon cas. Quant à l'Orléans, à la Bibliothèque Polonaise, se trouve un Musée Adam-Mickiewicz ; mais le fantôme de l'illustre Polonais prolongeait ses vacances de Piques et sa porte était fermée. Je me suis retiré en bon ordre, et pour ce jour-là, j'ai aussi les autres fantômes — celui de Mme de Sévigné et celui de Victor Hugo — en paix.

NINO FRANK.

Annabella découverte par les Américains

C'était bien la peine que notre gracieuse Annabella ait tourné à Hollywood, avec Charles Boyer, s'il vous plaît, un film comme Caravane. Les Américains viennent seulement de la découvrir et nous trouvons dans The New-York American un article des plus élogieux concernant cette étoile du cinéma français aux cheveux et au teint (sic) d'or, au beau regard droit et franc.

Elle est appelée au plus grand avenir parce qu'elle parle couramment français. Sa réputation a envahi l'Angleterre. Et ce qui épaté les plus les Américains, c'est qu'Annabella, pour perfectionner son anglais, a consenti à vivre plusieurs mois dans le plus strict incognito dans une pension de famille des environs de Londres.

LEOPOLD STOKOWSKY vedette de cinéma

Hollywood, avril. — L'illustre chef d'orchestre, Leopold Stokowski, qui fit ses débuts à l'écran dans un rôle épisodique de Big Broadway 1937, où il dirigea en gros plan son orchestre, au désespoir de tous les critiques de musique sérieuse, va enfin réaliser son rêve : il devient grande vedette de son prochain film. Et pour cela, Stokowski remet indéfiniment la tournée de concerts qu'il devait faire au Japon ce printemps.

Le film où Stokowski tient la vedette s'intitule 100 men and a girl (Cent hommes et une jeune fille). La jeune fille, c'est l'étonnante petite chanteuse Deanna Durbin, qui devient la « protégée » de cent hommes de l'orchestre de Stokowski. En dehors de la vedette qu'il partagera avec Deanna, Stokowski composera la partition de cette production de la Nouvelle Universal et supervisera tout l'enregistrement de musique.

« LE CARNET DE BAL »



Trois grandes vedettes françaises, Raimu, Marie Bell et Harry Baur, se trouvent réunies sur cette photo, prise il y a quelques jours au studio, où Julien Duvivier tourne « Le Carnet de Bal » (Lire notre article en rubrique cinéma).